

Nouveaux créateurs Regards d'écoles Nouveaux créateurs
Regards d'écoles Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
Regards d'écoles Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs, regards d'écoles
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
s, regards d'écoles Nouveaux créateurs
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
d'écoles Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
regards d'écoles Nouveaux créateurs
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
s. Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
s, regards d'écoles
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
s. Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
s, regards d'écoles
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
Nouveaux créateurs, regards
Nouveaux créateurs Nouveaux créateurs
s. Nouveaux créateurs

Architecture

Arts plastiques

Cinéma

Danse

Graphisme-Design

Littérature

Musique

Photographie

Théâtre

Vidéo

Atlante :
Richard Edwards, éditeur,
assisté de Isabel Marcenaro

Centre national
des Arts Plastiques :
Jérôme Bouet, directeur.
Laurence Maynier,
chef du Département
de la Communication.
Marie Laure Passini.

Secrétariat de rédaction :
Corinne Bacharach
Nathalie Sergent
Nadège Loir

Direction artistique :
Studio François Mutterer et Associés
Mise en page :
Brigitte Leroy et François Mutterer
assistés de Dominique Driss
et Frédérique Strintz
Maquette informatique :
Vincent Tallec
assisté de Pascal de la Crouée
et Carmen Paitel

Avec l'aide du ministère
de l'Éducation nationale
et de la Culture

© 1993, Atlante • CNAP
Diffusion pour la France Ulysse
tél : (16) 78 30 66 60
Dépôt légal 1^{er} trimestre 1993
ISBN 2-90 99 49-00-1
All Right reserved, especially those
of translation into other languages.
No part of this book may
be reproduced in any form
without permission of the publisher.

SOUS LA DIRECTION DE RICHARD EDWARDS

ATLANTE ■ CENTRE NATIONAL DES ARTS PLASTIQUES

Nouveaux créateurs, regards d'écoles

Architecture

Avant-propos

- ▶ François Chaslin

Regards d'écoles

- ▶ École d'architecture de Bordeaux
- ▶ École d'architecture de Grenoble
- ▶ École d'architecture de Lille
- ▶ ENSCI, École nationale supérieure
de Création Industrielle de Paris
- ▶ ENSH, École nationale supérieure
d'Horticulture de Versailles
- ▶ ESA, École spéciale d'architecture de Paris

Portrait

- ▶ Philippe Trétiack

Nota bene

Trois écoles ont été choisies : l'École spéciale d'architecture de Paris, la plus ancienne des écoles d'architecture ; l'École d'architecture de Grenoble où se conduit depuis quinze ans un fort travail de réflexion ; l'École d'architecture de Lille, liée à un environnement architectural de grande envergure, inséré dans la ville : Euralille. Les directeurs ont confié à un ou deux enseignants la coordination de l'opération avec les étudiants :

Paul Virilio et Jean-François de Boisguillé à Paris, Dominique Lesterlin à Grenoble, Philippe Longuet à Lille. Les étudiants de l'École de Lille ont fait le choix d'un peloton lillois que nous présentons groupé (parce que sortant de la définition proposée). Les étudiants de l'École nationale supérieure de Création industrielle présentent eux aussi un architecte scénographe. Les paysagistes sont inscrits dans cette discipline : la section

paysage de l'École d'architecture de Bordeaux avec Isabelle Auricoste, et l'École nationale supérieure horticole de Versailles avec Marc Claramunt ont été engagés dans ce projet en lieu et place des étudiants : ils s'en expliquent. La liste est assez longue : l'enseignement de l'architecture couvre largement le territoire français.

R.E.

Avant Propos

► François Chaslin, architecte et critique est rédacteur en chef de *L'Architecture d'aujourd'hui*.

Regards d'écoles

► Alain Gatheron, Dominique Gremeaux, Patrick Kopff, Philippe Liveneau.

► École d'architecture
BP 2636
38036 Grenoble

► Xavier Bouffard, Séverine Bridoux, Thibaut De Ruyter, Patricia Épée, Vincent Dhoundt, Didier Escherich, Jean-Luc Leclercq.

► École d'architecture de Lille
Rue verte

Quartier de l'Hôtel de Ville
59650 Villeneuve d'Ascq

► Martin Beeh, Pierrick Gaumé, Vincent Levrey, Martin Luck, Juan-Carlos Lopez Digon, Pierre Rousseau, Stéphanie Thomot.

► ENSCI, École nationale supérieure de Création Industrielle
48, rue Saint-Sabin
75011 Paris

► Patrice Anquetil, Marie-Alix Beaugier, Louis Bessard, Sophie Boissinot, Aude de Broissia, Pierre Élie, Delphine Faure, Jean-Paul Gato, Catherine Hammar, Thomas Houot, Xavier Letteriotis, Patrick Mériot, Laurent Moulin, Nicolas Oudin, Laurent Pasquon, Claude de Passille, Gwenaele Pelé.

► ESA, École spéciale
d'architecture
254, Bd. Raspail
75014 Paris

► Isabelle Auricoste.
École d'architecture
de Bordeaux
340, cours de la Libération
33400 Talence

► Marc Claramunt.
ENSH, École nationale
supérieure d'Horticulture
4, rue Hardy - RP 914
78009 Versailles Cedex

Portrait

► Philippe Trétiack
Architecte DPLG, journaliste,
grand reporter au magazine *Elle*,
collaborateur des revues *Architectures* et *Beaux Arts Magazine*,
écrivain.

Avant-propos	9
Marc Barani	14
Patrick Berger	18
Frédéric Borel	22

Sommaire

Jean-Marie Choquelle	26
Odile Deck et Benoît Cornette	30
Pierre-Louis Faloci	34
Édouard François et François Roche	38
Catherine Furet	42
Isabelle Hérault et Yves Arnod	46
Jacques Hondelatte	50
Françoise Jourda et Gilles Perraudin	54
Michel Hagan	58
Christian Menu	62
Christian Schouvey	66
Olivier Bonte et Philippe Escudié	70
Antoine Béal et Ludovic Blanckaert	70
Isabelle Devin et Catherine Rannou	71
Zig-Zag architecture	71
Points de vue	73
Agence Ilex	74
Michel Desvigne et Christine Dalnoký	78
Louis et Myriam Maunoury	82
Légendes et crédits photos	86

La mise en quarantaine

«... je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans. Ce que je seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre, ce ne sera plus moy. Je m'eschape tous les jours et me desrobe à moy. »

Montaigne, II, XVII.

Le nouveau et la création, voici deux catégories trop idolâtrées durant la douzaine d'années qui vient de s'écouler. Succédant à une période un peu vieille France, qui se souciait essentiellement du patrimoine, des villes et des villages et s'inquiétait d'une modernité dont elle venait d'éprouver les traumatismes, la rupture paraît manifeste.

En fait, ce « jeunisme » d'État et cette quête de la nouveauté ne sont pas récents. Ils ont été encouragés depuis plus de vingt ans et traduisent, d'un régime à l'autre, une belle continuité des intentions politiques. Le Programme architecture nouvelle, créé en 1972, se proposa de « récompenser les projets de jeunes architectes, porteurs d'idées neuves, et n'ayant jamais construit », les Albums de la jeune architecture furent lancés en 1981, la Mission interministérielle pour la Qualité des constructions publiques (qui joua un rôle essentiel dans ce renouvellement des équipes) organisait trois ans plus tard ses premiers concours.

Ce pays connaissait un blocage de la société architecturale, crispée sur des hiérarchies archaïques, abusant de privilèges et de rentes de situation, pratiquant des modes de recrutement opaques. La collusion de la lourdeur administrative et de l'affairisme faisait planer un sentiment d'injustice d'autant plus vif que la production nationale stagnait dans une brave médiocrité

En 1991, à la dernière biennale de Venise, la France exposait quarante architectes parisiens de moins de quarante ans, et quarante provinciaux du même acabit. Ils étaient venus en nombre. La Sérénissime était traversée de leurs silhouettes nerveuses, vêtues du strict habit noir qui est devenu l'uniforme du jeune « créateur » français, quand la génération précédente affectait de porter le rude costume de velours des charpentiers. L'Italie exposait quarante architectes aussi, souvent barbus et fort grisonnants, représentatifs du pouvoir des mandarins.

Nouveaux créateurs, ces architectes sont d'abord jeunes, encore que d'une jeunesse aux contours distendus. Mais c'est un métier où l'on mûrissait traditionnellement assez tard. De ce point de vue, les choses ont vraiment changé et, lorsque en 1989 Dominique Perrault remporta le concours pour le plus grand des grands projets mitterrandiens, la Bibliothèque de France, c'était à trente-six ans.

Créateurs, ils se veulent. Créateurs, on les veut, avec ce que cela suppose d'exacerbation de la dimension artistique de la vie, avec ce que cela suppose aussi de culte des individus d'exception, de l'artiste original contre le travail collectif, de l'œuvre signée et repérable contre le produit anonyme, du singulier contre l'ordinaire, du symbole souvent et de l'imagerie contre l'outil.

Mais au fait, par rapport à qui sont-ils jeunes ? Eh bien d'abord par rapport à ceux qui ne le sont plus, les soixante-huitards, à ceux qui protestaient : « Professeurs, vous nous faites vieillir » et qui sont à leur tour devenus professeurs.

Néanmoins, plusieurs des principaux héros de cette nouvelle création sont encore des héritiers, les anciens collaborateurs ou les élèves de tel ou tel. Qui de Christian de Portzamparc ; qui d'Henri Ciriani bien sûr ; qui d'Henri Gaudin, figure pourtant plus solitaire ; qui enfin (et c'est le plus grand nombre) de Jean Nouvel qui a décidé d'incarner l'air du temps.

Certes, Frédéric Borel, Michel Kagan, Catherine Furet ou Jean-Marc Ibos sont-ils particulièrement doués et sans doute promis à de belles émancipations, mais ils restent encore proches de ceux auprès desquels ils se sont formés, tant dans leur démarche que dans leur manière esthétique. Il est vrai que ces maîtres étaient les plus architectes parmi ceux qui marquèrent le débat des années soixante-dix et quatre-vingt. Pas les moins politiques, ni les moins enclins à la théorie, mais ceux qui avaient su articuler à leur réflexion globale une expression plastique d'une forte identité et ne jamais délaissier la table à dessin comme le firent, hélas, plusieurs des protagonistes les plus marquants du moment, aujourd'hui fort dépourvus et parfois très embarrassés devant la mise en forme.

Même si règne aujourd'hui une sourde exaspération de génération, une rébellion latente contre l'univers intellectuel des

enseignants et soixante-huitards, les continuités paraissent plus manifestes que les franches ruptures. Pourtant, des ruptures se sont bien opérées. Elles ont été radicales : l'abandon de la référence à l'histoire, le refus des sciences sociales, le renoncement relatif aux questions urbaines, le manque d'intérêt pour le bâtiment et les techniques de construction, au profit d'un renfermement sur le projet architectural, sur ses règles internes, essentiellement formelles, dans une atmosphère de médiatisation et d'inflation des images et des objets.

Ce sont des ruptures qui touchent surtout le comportement. Voici une génération qui travaille plus, goûte moins le discours critique et l'introspection. Libérée de cette haine du métier qui encombra ses aînés, elle ne souffre pas des mêmes inhibitions et témoigne d'une parfaite capacité à projeter et à se débrouiller socialement. Elle se veut professionnelle, alors que la génération antérieure le refusait souvent. Elle admire le succès, animée du désir de bâtir alors que la précédente traînait, comme si elle renâclait à la perspective d'entrer dans la carrière. Les jeunes créateurs savent se vendre, d'une manière parfois agaçante, proche du marketing commercial ; ils ont tourné dans diverses agences à la mode, souvent sans trop d'exclusive tendancielle, même si certaines divisions réapparaissent (néo-corbuséens contre transparentistes par exemple).

Ils privilégient l'équipement public, parce qu'il est toujours monument, même lorsqu'il ne s'agit que d'une petite bibliothèque au creux d'un bourg rural. Ils sont moins à l'aise face au problème du logement, face à celui de l'urbanisme, trop aléatoire et qui parie sur le long terme et met en jeu de difficiles et douloureux tourments sociaux.

Une jeunesse chasse l'autre ; et il y a bien sûr une certaine cruauté à postuler, comme on le fait trop systématiquement aujourd'hui, qu'un bon architecte ne pourrait qu'être jeune ou qu'une bonne architecture devrait impérativement être nouvelle. On ne dit même plus innovante, ce qui supposait l'adhésion à quelque idée de progrès, à une finalité plus générale. Non, on dit tout simplement nouvelle. Le sentiment nous envahit que tout fane, que les idées sont saisonnières, que la responsabilité de l'architecture serait d'être fraîche, d'éclorre un jour et d'étonner sans nécessairement prétendre à l'éternité.

Cette génération formée à la gymnastique des concours est trop astreinte à séduire ; elle recourt parfois à des idées, à des « concepts » très superficiels. Mais elle agit dans une ambiance dédramatisée, sans le pathos d'autrefois, dans l'empirisme et avec une certaine joie de faire, concentrée sur un métier dont elle accepte les limites.

Ce n'est pas un mouvement, avec un but, des dogmes et des avant-gardes. Ce n'est pas un mouvement au sens où il aurait conscience ou même envie d'aller quelque part. C'est plutôt

un remuement, un grouillement d'individus que rassemble une notion assez floue, l'indéfinissable « qualité architecturale », individus attachés à célébrer (et même stylistiquement) les valeurs du dynamisme et de l'énergie, valeurs mêmes, dit-on, de la jeunesse.

Bien sûr, on leur reproche parfois, à juste titre mais à trop bon compte aussi, leur prétendue faiblesse intellectuelle, leur façadisme, leur goût du spectacle et un abus du micro-monumentalisme, cet épuisement dans le coup par coup. Mais quel pourrait être leur projet collectif? Alors qu'un régime politique s'achève ici dans l'amertume, alors que la crise économique s'attarde et que, de Rostock à Los Angeles, l'inquiétude s'étend sur le monde, la société elle-même n'a guère de projet, sinon celui de parer au plus pressé, de célébrer l'image de marque de tout un chacun, président, maires, entrepreneurs, et d'en appeler sans cesse à plus de vivacité, à une reprise. À l'immédiateté et à l'individualisme de la commande, fût-elle publique, correspond un relatif individualisme des réponses, fût-il traversé par des sensibilités et des courants plus ou moins constitués.

Les jeunes créateurs du moment explorent des voies très diverses, mais ils semblent tous chercher refuge en l'architecture elle-même, et faire preuve de ce qu'autrefois on appelait formalisme, quand le mot était encore péjoratif. Formalismes de la lumière, du jeu des volumes, des matériaux, de la transparence, de la complexité high tech, de ce que l'on voudra, formalismes quand même, démarches attachées à ces qualités visibles qu'apprécie notre période trop médiatique.

Il n'y a guère de critères, il n'y a guère d'arguments qui valent. On vit dans l'empirisme, en surévaluant la notion de contexte, avec des significations souvent contradictoires qui traduisent une volonté narcissique d'exister et de marquer radicalement le lieu. On fait de l'architecture comme on tague des graffitis sur les murs, pour poser sa signature sur le monde. Beaucoup disent aspirer à l'évidence, notion sublime qui ne souffre pas la discussion; ils visent au minimalisme, par dégoût du discours ou par incapacité à en articuler un qui soit très convaincant. Voici un monde un peu désenchanté, mais singulièrement vivant.

Alors, demain? D'abord, autour de nous, le monde peut se réenchanter et progressivement tout aller mieux, le social, l'économie, la cohabitation des classes et des peuples. Des idéologies de l'espoir succéder à celles de l'inquiétude. Un projet collectif renaître, mais sans trop d'illusions cette fois, un projet qui, sans la naïveté du Mouvement moderne, sans le messianisme qui trop souvent abuse les architectes, serait le ferment d'une reconquête de la cohésion sociale et d'une amélioration de la vie quotidienne.

Même dans le désastre, même dans la pire des jungles urbaines, même dans l'univers lamentable de *Blade Runner*, il y a place pour de l'architecture; le problème n'est pas là. L'architecture existera, sans cesse nouvelle, créative, vivante ou assoupie, indifférente probablement à ce qu'aujourd'hui nous aurons aimé, tour à tour cynique ou généreuse, facteur de progrès ou bête immonde.

Cela ne dépend pas que d'elle. Cet art est mouvant, imprévisible comme la société qu'elle sert ou contre laquelle, plus rarement, elle s'insurge. Dix fois déjà, quinze fois depuis la guerre, nous l'avons vue changer de bases si radicalement, de la reconstruction aux grands ensembles, des barres et tours aux labyrinthes poétiques d'Aillaud puis aux systèmes proliférants, de l'historicisme le plus nostalgique à tel nouveau rationalisme et parfois aujourd'hui aux fascinations du chaos.

Mais aux avatars d'une architecture symptôme, trop complaisamment abandonnée aux errances de l'histoire, nous préférons pour notre part une discipline plus consciente, un peu volontaire, un peu distante, un peu humaniste peut-être et sans doute moins superficielle. Nous l'aimerions sensualiste et efficace, responsable et compréhensible, savante et cependant porteuse de plaisirs et de valeurs partageables. Et c'est pitié que ce foisonnement de talents survienne dans une société au moral délabré. Mais quel espoir formidable aussi, quel gisement de compétences et d'imaginaire!

•
François Chaslin

► Michel Kagan, architecte Dplg. Diplômé de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris (1979), diplômé Arts-Sciences-Lettres, prix Thorlet de l'Académie française (1979), professeur d'architecture à Columbia University, New York (1981-84), directeur du « Study Abroad Program » de l'Université de Toronto à Paris (1984-86), professeur invité à l'Université de Québec (1982, 83 et 86), « Visiting professor » à Syracuse University, USA (1986), professeur à l'École d'architecture

de l'Université de Genève (1989-91).
► Il a réalisé : Institut de beauté à New York (1983), école maternelle et élémentaire pour la ZAC de Paris-Belleville (1984), Installation Éphémère pour Creative Time's Art on the beach, New York (1984) aménagement intérieur pour l'Institut français d'Architecture (1985), cité technique et administrative de la ville de Paris / Direction de la voirie et Direction des Parcs, Jardins et

Espaces verts, quai d'Ivry (1989), Cité d'artistes / ZAC Citroën-Cévennes (Paris XV^e) (1989).
► Expositions depuis 1980 : L'Habitat des Français, parc floral de Vincennes (1980), Columbus Circle, City Gallery, New York (1981), M. W. K. Projects, Cooper Union, New York (1983), Free-lance Architecture, Castillo Gallery, New York (1984), Architecture Sans Titre, Villa Médicis, Rome (1984), Bienal Internacional de Arquitectura, Buenos-Aires (1985), Nouvelles directions de

l'Architecture moderne, Institut français d'Architecture, Paris (1985), Nuevas Direcciones de la Arquitectura Moderna, Instituto Nacional de Bellas Artes, Mexico (1986), Jeunes architectes français, Institut islandais d'Architecture, Reykjavik, Islande (1987), Albums de la Jeune Architecture 1980-1988, Maison de l'Architecture (1988), Galerie de l'Évolution, Maison de l'Architecture (1989), Paris, la ville et ses projets, Pavillon de l'Arsenal (1989), 4 concours

d'ambassades de France, Maison de l'Architecture, Paris (1990), Métropoles 90, Pavillon de l'Arsenal (1990), Collection permanente de dessins d'architectes, Pavillon de l'Arsenal, Paris (1991).
► Michel Kagan, 36, av. Junot 75018 Paris
Tél : (1) 42 23 78 69

Michel Kagan

Regards d'écoles

Quand Michel Kagan construit en 1990 la Cité technique et administrative de la ville de Paris, quai d'Ivry, il fait preuve d'une certaine authenticité. Il échappe au piège de l'architecture-mode et abat le masque des constructions illusives.

Loin de l'architecture-objet et « imagiste », ou même composée de chimères schizophréniques et vaines, Michel Kagan affiche une architecture à l'échelle de l'homme. On pourrait croire qu'il s'agit là d'un projet purement formaliste ou même purement plastique. Mais, en réalité, il est le fruit d'une réflexion sur l'urbanisme (le statut hybride de la zone mitoyenne du périphérique en particulier) et sur un vocabulaire néo-moderne. Cela donne à sa réalisation une touche d'immortalité qui ne demande que des années pour affirmer sa justesse et le bien-fondé de sa théorie. D'autant plus juste que

cette réalisation dame le pion aux bâtiments de Dominique Perrault ou de Renzo Piano qui paraissent déclassés ou même d'une époque révolue. En revanche, la Cité technique et administrative dégage une sensation d'atemporalité, car elle paraît difficile à dater.

Michel Kagan théoricien, puis praticien, choisit un vocabulaire serein et calme où il sculpte l'espace et la lumière avec savoir et habileté, et réussit à rendre l'opaque transparent, le tout d'une manière « naturelle » (dans le sens anthropométrique du terme : à la mesure de l'homme). Cet architecte sert l'architecture vraie et donc sert l'homme.

•
•
Rédigé par Patrice Anquetil pour Marie-Alix Beaugier, Louis Bessard, Sophie Boissinot, Aude de Boissia, Pierre Élie, Delphine Faure, Jean-Paul Gato, Catherine Hammar, Thomas Houot, Xavier Lefteriotis, Patrick Mériot, Laurent Moulin, Nicolas Oudin, Laurent Pasquon, Claude de Passille, Gwenaële Pelé. ESA, École spéciale d'architecture de Paris.

Portrait

De tous les néo-modernes, disciples de Le Corbusier, des CIAM et de l'école Ciriani, Michel Kagan est sans doute le plus libre. Chez lui, le plaisir de la lumière, des espaces, des poteaux et du béton blanc ne se double d'aucun discours dogmatique ou crispé. Kagan est un artiste au sens où, chez lui, les proportions tour à tour respectées ou perverties, ne le sont qu'au bénéfice de l'ensemble. Plus d'un automobiliste, lancé à vive allure sur le périphérique parisien, soucieux avant tout d'apercevoir le mastodonte de verre de l'hôtel industriel de Dominique Perrault, l'a finalement raté au profit de la Cité technique et administrative que Michel Kagan a modestement édifiée en face. Pour peu, on croirait que le monument local, c'est le sien. De fait, il y a de cela car tout dans cette architecture presque tropicale, vaut le détour. Même les Argentins s'en sont rendus compte, qui ont décerné à son auteur le Grand Prix de la Biennale

d'architecture de Buenos-Aires. Hombrel!

Il est vrai que l'ambition de Michel Kagan, architecte lauréat de la villa Médicis hors les murs, et par-là même formé aux grands espaces américains, au continuum territorial, est de concevoir des bâtiments qui soient encore des morceaux de ville. Cette ville, elle est omniprésente dans l'extrême complexité de ses réalisations, qu'il s'agisse de sa Cité technique regroupant ateliers, garages, direction de la voirie, ou qu'il s'agisse encore de ces ateliers d'artistes édifiés en limite du parc André-Citroën, dans le XV^e arrondissement de Paris. Des places, des rues, des points de vue, voilà pour les éléments de composition. Moderniste raffiné, Michel Kagan est travaillé de l'intérieur par ses projets comme il les travaille lui-même en creux. Pas une de ses phrases qui ne soit armée de quelques citations.

Professeur durant cinq années à Columbia, aux États-Unis, il enseigne à présent à l'université de Genève. Son cours est un carre-

four où se croisent Milanais, Parisiens, Helvètes locaux. Installé avec deux autres architectes sur leur propre stand lors du dernier Salon international de l'architecture, Kagan, loin pourtant du *show-bizz* médiatique, y trouve peu à peu la place qu'il mérite. Car il a pour lui l'originalité d'une démarche dont la rigueur formelle suscite autant de curiosité que des bâtiments parfois plus expressifs, plus « post ». Kagan est un orfèvre du Mouvement moderne en ce sens qu'il paraît capable de redorer de plaisir les canons de l'architecture au cordeau.

Est-ce pour cela qu'on lui a confié un exercice d'école, une boîte à chaussure aveugle, enserrée dans une cour, rue Molière à Paris, à charge pour lui d'y créer une maison particulière avec pour tout éclairage les percements des plafonds? Sans doute. Ses potentialités intriguent. Pour preuve, dans ses bâtiments que l'on doit visiter à pied pour les comprendre, ses bâtiments qu'il travaille en coupe afin que la lumière y dessine des parcours où les espaces s'ouvrent sans



fin, cinématographiques, les cortèges d'étudiants se succèdent. Kagan est toujours prêt, pour eux, à jouer les guides, à entrouvrir les portes de ses œuvres rigoureuses mais pénétrables. Et voilà comment un architecte du Mouvement moderne peut privilégier le moderne... sans ne rien perdre du mouvement.



Philippe Trétiack



